

N. I. HERESCU

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE BUCAREST
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES DE ROUMANIE
FONDATEUR DE L'INSTITUT ROUMAIN D'ÉTUDES LATINES

NOTES ADDITIONNELLES

A LA

BIBLIOGRAPHIE DE LA LITTÉRATURE LATINE



AU SUJET D'UN COMPTE RENDU SINGULIER

PARIS

INSTITUT ROUMAIN D'ÉTUDES LATINES

1951

Bibliothèque Maison de l'Orient



145985

NOTES ADDITIONNELLES

A LA

BIBLIOGRAPHIE DE LA LITTÉRATURE LATINE

(AU SUJET D'UN COMPTE RENDU SINGULIER)

Il y a quelque temps déjà, un ami, usager de la Bibliothèque nationale de Paris, m'y ayant rencontré, m'amena au sous-sol, dans la salle des catalogues et des bibliographies, pour me montrer l'annotation (anonyme, bien entendu) inscrite à l'encre sur la couverture intérieure de l'exemplaire de ma *Bibliographie de la littérature latine* (*Collection de Bibliographie classique*, publiée sous la direction de J. Marouzeau, Paris, Les Belles-Lettres, 1943, in-8°, xviii + 426 p.), qui se trouve rangée, sous le n° 119, dans la section *Littératures* [cote 4 Q 2743]. L'annotation est la suivante : COPIÉE EN PARTIE SUR VAN OOTEGHEM.

Sur le même rayon, sous le n° 82, se trouve la *Bibliotheca Graeca et Latina* (Namur, 1946) du R. P. Van Ooteghem, S. J. [cote 8 Q 7187]. Cet exemplaire porte aussi des annotations : en bas de la couverture, on a marqué, à l'encre, la date de parution de l'ouvrage : 1946, et, au crayon et d'une autre main, l'indication indispensable : *1^{re} éd., Études classiques, avril 1936.*

A la lecture de ces épigraphes, je pouffai de rire. L'idée d'un emprunt — disons le mot : d'un « plagiat » — dans le domaine bibliographique est cocasse en soi-même. La bibliographie n'est pas œuvre d'imagination, ni de création scientifique proprement dite ; jamais personne n'a rien « inventé » en cette matière. Les redites, les rencontres y sont plus qu'inévitables : elles sont nécessaires, indispensables. La cocasserie d'un tel parallélisme s'impose avec plus de force encore si l'on compare les deux ouvrages en question. La *Bibliotheca* du R. P. Van Ooteghem (*Les Études classiques*, 1936) consacre aux auteurs latins 140 pages (238-378) ; ma *Bibliographie* contient 426 pages. Bien plus, la disproportion des deux ouvrages quant à la quantité des matières contenues apparaît d'autant plus notable si l'on tient compte de leur présentation typographique : chez moi, les références se suivent, à la queue leu leu, dans des paragraphes continus, tandis que chez le R. P. Van Ooteghem chaque référence forme un alinéa ; les sous-titres, et ils sont nombreux, sont

chapitrés chez le R. P. Van Ooteghem, ils font corps avec les paragraphes chez moi. Il suffit d'un rapide coup d'œil le long des pages pour constater qu'il y a beaucoup d'espace, de blancs, d'aération chez le R. P. Van Ooteghem — c'est une typographie luxueuse — et qu'au contraire tout est serré, tassé chez moi, l'économie d'espace étant portée au maximum. Dans ces conditions, on conviendra sans peine que les 140 pages du R. P. Van Ooteghem ne valent, quantitativement, pas plus de 70 des miennes. D'autre part, la *Bibliotheca* ne s'occupe que de dix-huit auteurs latins, ceux qui sont étudiés dans les lycées, tandis que la *Bibliographie* présente un tableau complet de la littérature latine.

Je fis aussi remarquer à mon ami qu'il ne trouvera point d'allusion à un éventuel emprunt fait par moi à qui que ce soit dans aucun des comptes-rendus consacrés à mon travail par des latinistes du monde entier, par exemple : J. Bayet, *Rev. des Ét. lat.*, 1943-1944, p. 266-268 ; — A. Ernout, *Rev. de Philol.*, 1944, p. 223 ; — M. Renard, *L'Antiq. class.*, 1945, p. 224-226 ; — R. P. Oliver, *Class. Philol.*, 1946, p. 189-190 ; — A. Rostagni, *Riv. di Filol. class.*, 1947, p. 126-127 ; — *Biblion*, 1947, p. 207-210 ; — F. Martins, *Humanitas*, 1947, p. 234-235 ; — Cupaiuolo, *Paideia*, 1947, p. 245-247 ; etc.

Mais, tempérament moins flegmatique, mon ami ne l'entendait pas de cette oreille. Me disant son indignation — car c'est un homme de cœur — il m'enjoignit de déposer une plainte chez le conservateur de la Bibliothèque nationale, ou du moins de lui permettre de la déposer lui-même, afin de faire disparaître « ce témoignage de la bassesse humaine ».

Je le priai de n'en rien faire. J'avais immédiatement percé l'anonymat de l'auteur de ces « graffiti » et je montrai à mon ami que j'avais tout intérêt qu'ils y demeuraient. Je suis, en effet, de l'avis de M. Antoine Bouch, qui (dans un savoureux article intitulé : *A la Bibliothèque nationale : dans les marges des livres*, « Le Monde », juin 1950) pense justement que « les notations qu'on peut lire sur les marges des livres des bibliothèques publiques en disent aussi long sur le profond du cœur humain qu'une longue étude ». Conviction qui, d'ailleurs, conduit M. Bouch à préconiser une exposition des annotations et des dégradations des ouvrages de la Bibliothèque nationale, laquelle, selon lui — et qui oserait le contredire? — « serait chose pleine d'enseignements ». Or, l'auteur des dites inscriptions, qui, ne pouvant donner un autre cours à son venin impuissant, s'était résigné à maculer des livres sans défense — et ceci (j'emprunte encore cette phrase à M. A. Bouch) « en dépit de l'affiche blanche où l'on peut lire que la loi condamne sans pitié celui qui a le front d'en remonter aux livres, comme autrefois Grosjean à son curé » — loin de me nuire, ne pouvait que me rendre service. J'expliquai à mon ami que seuls les non-initiés (dont il était) seraient surpris par cette

attaque qui ne constitue qu'un épisode de la campagne menée contre moi, de bouche à oreille, depuis quelque temps afin de me diminuer en tant qu'homme de science et en tant qu'homme purement et simplement. Je n'étais donc pas fâché que le « libricide » dévoilât, par de semblables actions, son véritable visage moral. Je savais bien que des gestes tels que l'annotation diffamatoire de mes livres à la Bibliothèque nationale ne me vaudront, de la part notamment de ceux à qui la bassesse répugne, que des amitiés et des sympathies. Et je conclus qu'en définitive, pour réagir, il me fallait des exemples et un texte plus précis.

Mon ami se rendit à mes raisons et les choses en restèrent là : les livres avec leurs épigraphes et le conservateur de la Nationale dans leur ignorance.

* * *

Mais l'histoire ne s'arrête pas ici.

Ce texte et ces exemples précis, je ne devais pas les attendre longtemps. Aussi curieux que cela puisse paraître, l'activité épigraphique perpétrée clandestinement dans le sous-sol de la Bibliothèque nationale de Paris a trouvé un écho outre-Atlantique, celui-là, hâtons-nous de le dire, parfaitement honorable, parce que sous la forme d'un compte-rendu imprimé, signé et rédigé en des termes civilisés. C'est le compte-rendu dédié par M. William C. McDermott à l'ouvrage du R. P. Van Ooteghem dans le vol. LXIX, n° 3, p. 342-344, de l'*Americ. Journ. of Philology*.

Remarque préliminaire : tous les autres recenseurs du travail du R. P. Van Ooteghem n'ont pas signalé de rapport entre nos deux bibliographies. Je rappelle les comptes-rendus que j'ai pu trouver grâce à l'*Année philologique* de Marouzeau-Ernst : H. Bardon, *Rev. des Ant. anc.*, 1945, p. 303-304 ; — W. Vanneste, *Les Ét. class.*, 1946, p. 296 ; — F. De Ruyt, *L'Antiq. class.*, 1946, p. 206-207 ; — A.-M. Guillemin et d'Hérouville, *Rev. des Ét. lat.*, 1946, p. 390-392 ; — M. Renard, *Rev. belge de Philol.*, 1946-1947, p. 957-958 ; — G. Delvaux, *Latomus*, 1947, p. 281-283 ; — J. Vallejo, *Emerita*, 1946, p. 362 ; — G. Scarpata, *Paideia*, 1947, p. 36 ; — *Hermathena*, 1947, p. 91 ; — I. A. Schuurisma, *Museum*, 1947, p. 102 ; — A. H. Krappe, *Class. Philol.*, 1948, p. 280 ; — F. Martins, *Humanitas*, 1948-1949, p. 445-446. A ce consensus général, une seule disparate : le compte-rendu (*Rev. de Philol.*, 1947, p. 74-75) de M. E. de Saint-Denis qui, en concluant ses observations sur l'ouvrage du R. P. Van Ooteghem, se souvient du mien et, bien que ne m'accusant point d'« emprunt » et tout en me jetant quelques fleurs, trouve que le R. P. Van Ooteghem a, par rapport à moi, le mérite d'avoir donné l'exemple. On verra plus bas ce qu'il en est de cette opinion.

Seul dans son genre, le compte-rendu de M. William McDermott apporte une affirmation et à son appui trois exemples de « similitude ». « A sample of the similarities can be found, écrit-il, by comparing *Études classiques*, V (1936), pp. 262-263, and Herescu, pp. 85-86 ; pp. 264-265 and p. 89 or pp. 266-267 and pp. 97-98. » Mais il n'examine que le premier exemple parce que, explique-t-il, « the first set is particularly enlightening ». Ce qui lui semble « particulièrement éclairant » dans cet exemple, c'est que, des vingt-deux références données par ma *Bibliographie sur les Catilinaires*, deux seulement ne se trouvent pas chez le R. P. Van Ooteghem (« Of 22 citations in H. only 2 are not in the earlier edition of V. O. »).

Qu'est-ce à dire ? Pour montrer l'inanité de pareille méthode critique appliquée à la bibliographie, il suffit de s'amuser à l'infliger au R. P. Van Ooteghem lui-même. Je prends la *Littérature latine* de M. Jean Bayet, manuel de grande circulation et jouissant d'une popularité bien méritée (1^{re} éd., 1934 ; 5^e éd., 1950) : c'est, comme chacun sait, un recueil de passages choisis et traduits, accompagnés de commentaires et de sûres mais succinctes indications bibliographiques. Je compare, au hasard, Bayet, 1934, p. 595 (le paragraphe consacré aux éditions de Pline le Jeune), à Van Ooteghem, p. 303 (même paragraphe, florilèges exceptés) ; je constate : 8 références chez Van Ooteghem, 10 références chez Bayet : toutes les références de Van Ooteghem, sauf une, se retrouvent chez Bayet et, à une exception près, dans le même ordre. Je compare encore Bayet, p. 394 (le paragraphe consacré aux éd. complètes de Properce) à Van Ooteghem, p. 305 ; je constate : 8 références chez Van Ooteghem, 9 références chez Bayet : toutes les références de Van Ooteghem, une seule exceptée, se retrouvent chez Bayet, mais dans un ordre différent. J'abandonne l'ouvrage de M. Bayet et je me rabats sur le *Cicéron, Volume complémentaire* (Paris, 1934), du regretté P. Laurand. Je compare Laurand, p. 373-374 (le paragraphe sur les éd. de Cicéron) à Van Ooteghem, p. 250-251 ; je constate : 8 références chez Laurand, 8 références chez Van Ooteghem : une seule indication différente. Je compare encore Laurand, p. 379-380 (paragraphe sur les dictionnaires et index) à Van Ooteghem, p. 251 ; je constate : 6 références chez Laurand, 6 références chez Van Ooteghem : une seule indication différente.

Je pourrais, en faisant appel à d'autres auteurs et à force ouvrages parus dans toutes les langues (il n'en manque pas !) — dont quelques-uns probablement ignorés par le R. P. Van Ooteghem — prolonger à volonté ce petit jeu innocent. Que prouverais-je ? De semblables « similitudes » je ne conclus rien en défaveur du R. P. Van Ooteghem ; je ne crois nullement, pour ma part, qu'on puisse l'accuser d'avoir « copié en partie » les indications bibliographiques de M. Bayet ou du P. Laurand. Mais je n'en

conclus rien non plus en faveur du procédé critique de M. McDermott !

Je ne peux m'empêcher de penser à une boutade de Jules Renard, qui écrivait dans son *Journal* (2 décembre 1899) : « Un auteur dramatique qui fait une pièce ne doit pas aller au théâtre, car il trouve, dans toutes les pièces qu'il voit, quelque chose de la sienne. » Ne serait-il pas opportun de donner le même conseil aux bibliographes et à leurs critiques ? Car tout auteur de bibliographie latine retrouve éternellement, dans toutes les bibliographies latines qu'il lit, le même Virgile, et le même Horace, et le même Tite-Live, et tout le long chapelet d'érudits qui leur ont consacré des travaux...

Seulement, plaisanterie à part, ce qui, dans le compte-rendu de M. William McDermott, paraît vraiment troublant (*striking*, « frappant », dirait-il), c'est qu'il révèle deux faits de nature à suggérer que j'ai, moi, en rédigeant le paragraphe sur les *Catilinaires*, eu effectivement sous les yeux le texte du R. P. Van Ooteghem. Voyons un peu.

Le premier fait est le suivant : les paragraphes confrontés contiennent les mêmes erreurs matérielles. M. William McDermott note : « In the title of Prof. Potter's article the spelling 'oratio' for 'oration' appears in both lists. Most striking of all is the fact that Prof. Ullman's pamphlet, published by the University of Pittsburgh in 1918, appears in both lists as issuing from Pittsburg and with the title : *Questions politiques suggérées par les discours de Cicéron contre Catilina*. »

C'est exact. Mais je vais tout de suite à l'*Année philologique* de M. Marouzeau, 1927, p. 28, et je trouve : « F. H. Potter, *The date of Cicero's first oratio against Catiline*, CJ, 1925-1926, p. 164-176 » (*sic* : oratio !). Je refais la même opération pour la référence concernant l'article de Ullman, considérée par M. William McDermott comme le cas « le plus frappant de tous » (*most striking of all*). J'ouvre les *Dix années de bibliographie classique* de M. Marouzeau à la page 92 et je lis : « B. L. Ullman, *Questions politiques suggérées par les discours de Cicéron contre Catilina*, BUP XIV 1918 » (*sic* : avec le titre français !). Je vérifie enfin, dans l'*Index des périodiques dépouillés* qui se trouve en tête du volume, la signification du sigle BUP et je lis : « BUP = *Bulletin of the University of Pittsburg* » (*sic* : Pittsburg, sans h !). Pourquoi, dès lors, à l'origine de ces erreurs typographiques serait-ce l'opuscule du R. P. Van Ooteghem plutôt que le répertoire capital et universellement utilisé de M. Marouzeau ? Si, avec moins de précipitation, M. William McDermott avait eu la prudence d'opérer quelques petites vérifications de ce genre, il aurait évité de se mettre dans une posture aussi déplaisante. Et tout ce qu'il eût pu, en ce cas, affirmer, c'eût été que les erreurs matérielles communes au R. P. Van Ooteghem et à moi-même remontent au même archétype ! Mais la hâte est mauvaise conseillère !

Et voici le deuxième fait : il y a, dans mon texte, le résumé de certain article qui ressemble au résumé donné par le R. P. Van Ooteghem. M. William McDermott en fait l'observation en ces termes : « The comment on Salmon's article (*Crassus et César furent complices des deux conspirations de 66 et 63 av. J.-C.*) appears in abbreviated form in Herescu as a heading (*César et Crassus, complices de Catilina*). » M. William McDermott me soupçonne donc d'avoir « abrégé » le bref commentaire du R. P. Van Ooteghem. Si, avec plus de circonspection, il s'était donné la peine d'ouvrir l'*Année philologique* de Marouzeau-Ernst, 1935, p. 314, il aurait pu lire, sous l'article de E. T. Salmon, *Catiline, Crassus and Cesar*, *AJPh*, 1935, p. 302-316, le résumé suivant :

« **Crassus et César furent certainement complices** de Catilina en 63 av. J.-C. ; en effet Crassus désirait voir éclater la conjuration pour avoir l'honneur de la réprimer. »

Selon le procédé critique de M. William McDermott, dira-t-on que le R. P. Van Ooteghem a « abrégé » l'abrégé de Marouzeau-Ernst ? Au demeurant, tout le monde est d'accord que la meilleure indication de sujet est celle qui exprime le plus possible et le plus clairement en moins de mots. J'ai, si l'on y tient, abrégé Marouzeau-Ernst ; je l'ai en tout cas mieux fait que le R. P. Van Ooteghem...

Mais il y a plus piquant encore. Ce dont à tort me fait grief M. McDermott pourrait sembler un procédé normalement utilisé par le R. P. Van Ooteghem, qui fait comme tout le monde. Pour choisir quelques exemples, point n'est besoin de sortir du paragraphe sur les *Catilinaires* commenté par notre critique.

Sous l'article de T. Rice Holmes, *Three Catilinarian dates*, *JRS*, 1918, 15-25, M. Marouzeau, *Dix années*, p. 921, avait écrit :

« Contrairement aux calculs de John d'après Cicéron, Suétone et Dion, **l'élection de 63** eut lieu le 23 du calendrier julien (25 de l'ancien). De *Catil.*, 1, 4, 1, il résulte que **la conspiration contre Cicéron** est de la nuit du 7 nov. et **le discours** du 8. »

Le R. P. Van Ooteghem, p. 262, a ainsi résumé :

« Date de l'élection de 63, de la conspiration contre Cicéron et du discours de celui-ci. »

L'article de G. Goulet, *Intr. à la première Catilinaire*, *Les Ét. class.*, 1932, 438-441, est résumé comme suit chez Marouzeau-Ernst, *L'Année philol.*, 1932, p. 37 :

« Au moment de la 1^{re} Catilinaire, Cic. se trouvait dans une situation critique : l'orateur est venu heureusement **au secours de l'homme d'État**. »

Le R. P. Van Ooteghem, p. 263, résume à son tour :

« L'orateur au secours de l'homme d'État. »

Enfin, sous l'article déjà cité de Ullmann, M. Marouzeau, *Dix années*, p. 92, avait écrit :

« Cicéron occupe le premier rang parmi les anciens par son influence sur la civilisation moderne. Les Catilinaires sont particulièrement intéressantes à ce point de vue. Mais pour les comprendre il faut d'abord se faire une idée de **la politique romaine en général et en particulier des méthodes électorales**. Sens des mots : candidatus, ambitio, prensatio, ambitus. Catilina eut des soutiens parce qu'il promettait un changement dans la politique financière. »

Le R. P. Van Ooteghem, p. 263, résume-t-il le résumé en écrivant :

« La politique romaine et en particulier les méthodes électorales »?

Mieux encore, à l'occasion le R. P. Van Ooteghem reproduit textuellement les indications fournies par tel ou tel autre devancier. Exemples : dans son *Cicéron, Vol. complém.*, 1934, p. 373, le P. Laurand note à la suite de l'éd. Orelli-Baiter-Halm : « Seule édition d'ensemble ayant un appareil critique détaillé. » Le R. P. Van Ooteghem, p. 250, reproduit cette note telle quelle. Reproduction textuelle également de la note du P. Laurand sur l'éd. Baiter-Kayser : « Apparat critique très court » (mêmes pages).

Après ces citations, affirmera-t-on que le R. P. Van Ooteghem a « copié en partie » Marouzeau-Ernst ou qu'il a copié tout simplement le P. Laurand? Personne, que je sache, ne l'a fait, et ce n'est pas moi qui en donnerai le détestable exemple. Encore moins m'aventurerai-je à parler de certaines priorités dans le domaine bibliographique. Quand on juge une bibliographie, il est d'autres questions que l'on se pose.

Est-ce tout? Pas encore : reste un dernier reproche, celui de n'avoir pas cité, dans ma « Bibliographie de la bibliographie » (p. XI-XIII), l'ouvrage du R. P. Van Ooteghem : « Neither Father Van Ooteghem, nor *Les Études classiques* is mentioned by name on the preceding pages. » C'est encore exact. Mais rien ne m'obligeait à le faire du moment que j'avais cité Father Laurand, « le cicéronisant attitré de nos jours » (le mot est de M. Marouzeau), guide du R. P. Van Ooteghem comme de tous les bibliographes de Cicéron, présents et futurs! Et jugez donc un peu ce raisonnement, qui est pour le moins bizarre : j'ai (p. XI-XIII) donné une bibliographie contenant vingt-deux numéros et comprenant tous les principaux noms de la bibliographie classique — Fabricius, Engelmann, Klussmann, Bursian-Kroll, Marouzeau, Ernst — dont les ouvrages totalisent plusieurs dizaines de milliers de pages ; j'ai expressément déclaré les avoir tous utilisés, et même « copieusement utilisés » (p. XIII), — et j'aurais mis mon ambition et ma vanité à « cacher » les 140 pages du R. P. Van Ooteghem! A qui le fera-t-on croire?

En réalité, la raison de pareille omission est bien plus simple : je n'ai pas cité la *Bibliotheca* du R. P. Van Ooteghem parce que, à la date où

sortait ma bibliographie, la sienne n'était pas encore parue en volume et que j'avais uniquement indiqué des volumes ou des publications systématiques, poursuivies périodiquement, et non pas des articles de revues, ce que l'on comprendra facilement ! Mais je tiens à rassurer M. William McDermott ; à la 2^e éd. de ma *Bibliographie*, laquelle désormais ne saurait plus tarder trop longtemps, je me ferai un plaisir d'y insérer, à la place qui lui revient, le travail du R. P. Van Ooteghem, car je n'ai nullement l'intention de priver qui que ce soit de ce qui lui est dû. Et la preuve que je n'ai point eu l'intention d'ignorer ni la revue *Les Ét. classiques* ni son directeur — sur lesquels j'ai la meilleure impression — M. William McDermott aurait pu la trouver dans mainte page de la bibliographie dont il a rendu compte : des articles parus dans ladite revue ont été quelquefois signalés et j'ai même cité telle observation du R. P. Van Ooteghem, en indiquant son nom entre parenthèses, comme je l'ai fait, par exemple, à propos du lexique virgilien de Merguet, p. 143.

Toutefois — je l'ai déjà rappelé — quant au reproche de n'avoir pas inclus, dans l'*Avant-propos* même, le nom du R. P. Van Ooteghem, M. William McDermott ne fait plus cavalier seul. Pour des raisons qui n'ont plus rien à voir avec les « similitudes » soulignées par ce dernier, M. E. de Saint-Denis croit pouvoir avancer, noir sur blanc, l'affirmation que voici : « Au P. J. Van Ooteghem revient le mérite d'avoir donné l'exemple d'une bibliographie méthodique et analytique. N. I. Herescu aurait pu le nommer dans son *Avant-propos*. »

L'idée de faire naître la bibliographie méthodique et analytique avec le R. P. Van Ooteghem, si on pouvait l'accepter sans sourciller, serait fort réjouissante : elle rajeunirait sensiblement nos études classiques ! Malheureusement, ce rajeunissement n'est qu'illusion... Un tour d'horizon, même sommaire, non seulement de la production de langue française, mais aussi des productions allemande, italienne et anglaise, montrera, hélas, que la bibliographie méthodique et analytique d'un auteur, d'un groupe d'auteurs, d'une époque ou de toute une littérature, ne date pas d'hier (ni de 1936 !).

En ce qui me concerne, l'exemple que j'ai suivi n'est pas celui du R. P. Van Ooteghem. Pas le moins du monde. Le cadre de ma *Bibliographie*, je l'ai tracé d'un commun accord avec le directeur de la collection dont elle fait partie, M. J. Marouzeau, qui, à deux reprises (en 1927, dans le *Bull. de l'Assoc. Budé*, et en 1932, au congrès de Nîmes, *Actes du congrès*, p. 206), avait signalé la nécessité d'une « bibliographie récapitulative, comme celle que M. Paul Masqueray a réalisée pour le grec, mais que nous sommes encore à attendre pour le latin ». C'est pour répondre au vœu exprimé par M. Marouzeau et en suivant l'exemple de P. Masqueray que j'ai entrepris la *Bibliographie* ; je l'ai clairement dit

dans l'Avant-propos (p. v) : « Les motifs qui ont rendu nécessaire cet « intermédiaire » me semblent suffisamment expliqués dans la préface de M. Paul Masqueray à sa *Bibliographie pratique de la littérature grecque* (Paris, Klincksieck, 1914), qui se présente comme le type des ouvrages de ce genre. » Et, plus loin (p. viii), j'ajoutais : « Quant à l'ordonnance des paragraphes, j'ai simplement adopté celle de M. Masqueray, à laquelle on ne peut rien reprocher. » L'exemple suivi et avoué a donc été celui de Masqueray ; tous les recenseurs de mon ouvrage l'ont vu et répété à souhait¹. Si, maintenant, M. de Saint-Denis veut tenir rigueur au R. P. Van Ooteghem pour ne pas avoir nommé, dans son Avant-propos, Paul Masqueray, libre à lui de le faire. Moi, c'est certain, je ne l'imiterai point.

Concluons :

La réputation de ma *Bibliographie* en tant qu'instrument de travail n'est plus à faire ; son utilité a été reconnue par de hautes personnalités du monde savant. Qu'on me permette de rappeler quelques-uns des jugements qu'on a portés sur cet ouvrage.

En Italie, M. Augusto Rostagni : « Il Marouzeau, a cui si debbono le più felici iniziative in fatto di bibliografia dell'antichità classica, aveva più volte espresso il voto che anche per la letteratura latina, come già per la greca ad opera del Masqueray, fosse apprestato un repertorio bibliografico di carattere pratico e riassuntivo. Questo voto, suggerito da un'esigenza che si faceva ogni giorno più impellente col moltiplicarsi della produzione, è ora assolto in maniera egregia dal Herescu, che infatti riesce a contemperare magnificamente i requisiti di una larga e precisa informazione con gli obblighi della brevità e della sobrietà... In tutto il complesso si sente l'orientamento spirituale e la competenza del H... La scelta — s'intende — è sempre pericolosa ; e qualche volta si potrebbe anche non essere d'accordo col dotto autore della Bibliografia, quantunque si debba da tutti riconoscere ch'egli ha operato, in linea generale, con sano criterio... Dobbiamo essere grati al Herescu che ci ha fornito un ottimo strumento di lavoro : il cui pregio fondamentale vuol essere, ed è, di orientare gli studiosi nelle infinite questioni della lette-

1. Par exemple : M. Ernout : « Le plan adopté par M. Herescu est celui de Masqueray » (voir aussi, plus bas, le début de son compte-rendu). — M. Bayet : « Il a voulu donner un pendant à la *Bibliographie pratique de la littérature grecque* de Paul Masqueray (1914), et il y a parfaitement réussi. » — M. Renard : « En général, comme l'avait fait M. P. Masqueray dans sa *Bibl. de la litt. gr.* (Paris, 1914), M. Herescu nous donne... », etc. — M. Rostagni (voir plus bas). — F. Martins : « ... uma obra... que representasse para os estudos latinos o papel que relativamente aos gregos cumpria à *Bibl.* de Paulo Masqueray. » — M. Cupaiuolo : « Si tratta di una bibliografia « ricapitolativa » della letteratura latina, come quella che il Masqueray ha composta per la greca. » Etc., etc.

ratura latina, indicando per ciascuna il « punto » a cui si è arrivati in fatto di produzione bibliografica, quindi il punto da cui occorre partire per ogni nuova indagine » (*Riv. di Filol.*, 1947, p. 126-127).

Au Portugal, M. Rebelo Gonçalves : « ... o prestígio que incorpora algumas das suas produções [il s'agit de la production scientifique roumaine], como a *Bibliografia da literatura latina*, agora mesmo publicada pelo Prof. Herescu, no número das obras básicas do classicismo contemporaneo » (*Humanitas*, 1947, p. 185).

En France, M. A. Ernout : « Il manquait un pendant latin à la *Bibliographie grecque* de Masqueray (1914)... M. Herescu, ..., a bien voulu se charger de cette tâche ingrate et difficile pour le latin ; et il nous apporte un volume copieux, mais maniable et avec une abondance qui n'exclut pas le choix critique... Aux prises avec une documentation dont l'abondance a quelque chose d'effrayant, et dans l'impossibilité de voir tous les travaux qu'il cite — il faudrait plusieurs vies humaines pour y aboutir — l'auteur s'est en général tiré à honneur du choix qu'il lui a fallu faire, parfois de seconde main. Les titres qu'il donne sont bien choisis, et quiconque voudra être au courant de ce qui a été publié sur une époque, un genre ou un auteur de la littérature latine sera tout de suite vite et bien renseigné. Il est inévitable que, dans le détail, on fasse des critiques à M. Herescu, l'un pour lui reprocher des omissions, l'autre des superfluités. C'est le sort d'ouvrages de ce genre : on glisse sur les qualités, on insiste sur les défauts. Pour moi, ... je tiens surtout à signaler les services qu'il rendra. Il a un grand mérite : c'est d'être. L'étudiant en quête d'un renseignement sur un texte à préparer, l'apprenti docteur à la recherche d'un sujet de thèse trouveront là des renseignements abondants et, en général, sûrs. Cette œuvre laborieuse, exécutée dans des conditions difficiles, *patriai tempore iniquo*, inaugure bien la Collection de bibliographie classique publiée sous la direction de M. Marouzeau » (*Rev. de Philol.*, 1944, p. 223).

Et M. Jean Bayet : « Voilà un ouvrage longtemps désiré par les étudiants, par les chercheurs même... Il faut donc remercier du fond du cœur M. Herescu, ..., de s'être mis à la tâche et d'avoir rapidement abouti de façon aussi satisfaisante » (*Rev. des Ét. lat.*, 1943-1944, p. 266).

En Belgique, M. M. Renard : « Voici un ouvrage... qui est le bienvenu, parce qu'il était indispensable. Il faut remercier chaleureusement M. Herescu... Le travail accueilli par M. Marouzeau dans sa collection bibliographique était souhaité par tous les latinistes... Est-il nécessaire de dire quels services ce livre, fait avec discernement et sagacité, nous rendra à tous?... Instrument de travail très précieux, le livre de M. Herescu prendra une place de choix... », etc. (*Latomus*, 1947, p. 271).

Cependant, les services rendus « à tous les latinistes » ne devaient pas

mettre l'auteur de ce travail à l'abri des éclaboussures. Cela aussi — car tel est le triste monde où nous vivons — était prévisible... et prévu ! MM. J. Bayet et A. Ernout, dans les comptes-rendus que je viens de citer, avaient eu des phrases prophétiques. « Un ouvrage de cette sorte, écrivait M. Bayet, indispensable à tous, se livre avec une simplicité héroïque à la critique de chacun. » Et M. Ernout d'ajouter : « Il faut du désintéressement et de la philosophie pour faire une bibliographie, certain qu'on est qu'elle ne contentera jamais complètement personne. » Est-il encore besoin de dire qu'après de telles reconnaissances — et le « nihil obstat » d'un Rostagni, d'un Ernout, d'un Bayet ne suffirait-il pas aux plus ambitieux ? — ni les inscriptions tracées par la main d'un lâche sur les exemplaires de la Nationale ni tel compte-rendu hâtif ne peuvent donner de l'humeur à un travailleur qui, grâce à Dieu, ne manque pas de philosophie ? A quoi, alors, serviraient les humanités ?

Je voudrais que les confrères qui liront ces pages — M. William C. McDermott en premier lieu — me comprennent bien : je ne les ai pas écrites pour défendre mon travail. Le péché d'orgueil n'est pas le mien, du moins me suis-je toujours efforcé de ne pas y succomber. En toute humilité chrétienne, je reconnais devoir tout ce qu'on voudra à tous ceux qui ont fait de la bibliographie latine avant moi. Bien plus, je déclare solennellement que je ne considérerai comme mon débiteur aucun des latinistes qui feront de la bibliographie après moi. Je reprends à mon compte cette belle prière des pêcheurs de Provence, que j'ai trouvée dans un grand écrivain français contemporain et qu'il me plaît de transcrire ici : « Notre Père, donnez-nous du poisson, assez pour en manger, en donner, en vendre, et nous en laisser dérober. »

Si j'ai rédigé cette mise au point, c'est pour attirer l'attention des jeunes sur une méthode à ne pas suivre. Car, si semblable méthode devait se généraliser, elle introduirait dans les rapports entre ces travailleurs qui aiment bien s'entendre appeler *humanistes* des habitudes qu'on désignait jadis du nom de « balkaniques » et qu'il serait déplorable de voir se répandre dans le monde qu'on nomme encore « occidental ».

N. I. HERESCU.